

# Echo de la rue



## La nouvelle de la rue Nous n'avons pas les mêmes valeurs

de Nicole TOURNEUR

La voiture file à vive allure sur la départementale. Cramponnée à la poignée, Aurélie supplie :

— Dis, tu veux pas ralentir un peu ?

— Je maîtrise, ne t'en fais pas, claironne Christophe comblé par sa conduite sportive. Augustin va te plaire, le cousin est un paysan du temps jadis, comme dans *La soupe aux choux*. Il est veuf, la cousine est morte quinze ans après leurs noces, il n'a jamais voulu se recaser. Il a élevé leurs cinq enfants tout seul, ça n'a pas été facile. Quand j'étais même, je passais les grandes vacances chez lui, Alain.

— Le blondinet rachitique marié à l'asperge ?

— Non, lui, c'est un cousin du côté maternel.

— Quelle famille ! le taquine Aurélie.

— Le Alain dont je te parle, tu ne le connais pas. Il n'a pas pu venir à notre mariage, sa femme accouchait.

— C'était une excellente raison.

— Oui, dommage ! On est tous les deux de mars 1977, ses frangins sont plus vieux, ce n'est pas pareil. Qu'est-ce qu'on a pu faire comme trucs ensemble ! On a moissonné, traité les vaches, nourri la basse-cour, gobé les œufs qu'on piquait directement sous le trouffion des poules. On les affo-

lait pour le plaisir de les voir cavalier en piaulant, elles filaient droit sur le grillage, les ailes écartées, le cou dressé. Elles tournaient la tête à gauche, à droite avec des cot, cot, cot de détresse. C'était tordant ! Une fois, j'ai été poursuivi par un coq en colère. Furax qu'il était l'animal, je l'avoue humblement : je n'en menais pas large. Je me réjouis de revoir l'endroit.

— Ce n'est pas une raison pour nous ficher dans le fossé, proteste Aurélie en freinant des deux pieds. Je savais même pas où c'était le Berry. Tu sais, moi et la géographie...

— Là, tu me décois, c'est quand même le centre de la France ! La polémique fait rage entre trois villages : Bruère, Saulzais-le-Potier et Vesdun. Chacun revendiquant le privilège d'être le nombril de l'Hexagone.

— Si on a un accident, je mourrai plus intelligente, ça consolera nos héritiers, grommelle Aurélie.

Sitôt après un virage en tête d'épingle, la longère en pierres, recouverte de tuiles rouges, surgit au fond d'une cour gravillonnée parsemée de fleurs sauvages, la volaille en liberté caquette en picorant çà et là. À l'ombre d'une margelle, deux chiens harassés présentent leurs rhumatismes au soleil de juin, à peine lèvent-ils un œil en entendant les pneus crisser. Et dans les granges, les hangars, sur les carcasses de voitures, des chats, des chats, des chats...

— Oh, chéri, c'est ravissant, s'émeut Aurélie. On dirait la petite maison dans la prairie. Il ne manque que ton cousin avec ses pantalons retenus par des bretelles à boutons, une chemise à carreaux et un feutre sur le crâne. Ça sent bon les foins coupés, ajoute-t-elle en inspirant amplement. C'est géant !

— J'étais sûr que cela te plairait, s'enthousiasme Christophe en s'extirpant du véhicule.

Un septuagénaire s'encadre dans la porte de la maison, une lueur joyeuse éclaire son visage. Il porte un jean fripé, un pull troué et un béret lui masque les sourcils. Pas possible, s'époumone-t-il, ça pour une surprise, c'est une surprise !

Dans les bras l'un de l'autre, les deux hommes évoquent leurs dernières retrouvailles, elles remontent à quand au fait ? Aurélie patiente en retrait. Ils l'ont oubliée, elle pourrait leur en tenir rigueur, au contraire, elle les envie. Fille unique, sa famille se borne à son père, sa mère et ses grands-parents. Elle a grandi parmi ses groupies, tel un trésor, convoité par tous. Un éter-

nuement, une toux et on la clouait au lit, un thermomètre dans la bouche. Elle a partagé son enfance comme on partage son dessert favori : à contre-cœur ! Mais elle va se rattraper, elle veut deux garçons et deux filles.

Après les embrassades et les présentations, les cousins dégustent un truffiat, cette épaisse galette de pommes de terre préparé avec émotion par Augustin. Il ne reçoit pas souvent de visiteurs, on le délaisse de plus en plus, ceux de sa génération se raréfient, sa fratrie est quasiment décimée, ils ne sont plus que deux et les jeunes ont d'autres chats à fouetter que de discuter avec un vieux gâteux. Bientôt, il rejoindra ses sœurs là-haut, c'est dans l'ordre des choses. Augustin s'y prépare avec sérénité, il a décidé de mourir chez lui, dans les draps en lin rêche légués par son aïeule. Il n'accepte pas de devenir l'un de ces grabataires maintenus à l'état végétatif et à qui l'on fait faire les marionnettes en mimant des comptines.

Pendant le repas, les cousins se remémorent la famille, ils ressuscitent les chers disparus, ils rient beaucoup. Aurélie écoute, elle n'a rien à raconter.

Le déjeuner achevé, ils s'étendent sur une chaise longue, sous le châtaignier. Il fait bon, Aurélie ronronne d'aise et Christophe somnole.

— Et en ville, ça va ? interroge Augustin.

— Génial ! s'écrit Christophe. On a déniché un deux pièces dans le Marais, au quatrième étage

— Il y a l'ascenseur ?

— Non, mais c'est un tremplin pour acheter plus grand. Par la suite, nous verrons. Cousin, tu ne connais pas Paris. Mieux vaut une bonbonnière dans la capitale qu'un château à dix kilomètres.

Augustin opine du chef, il montre qu'il comprend.

— Vous êtes passés aux trente cinq heures, hasarde-t-il. J'ai entendu ça à la radio !

— Sur ton transistor préhistorique ?

— Évidemment !

— Tu sais que c'est une pièce de collection ? l'informe Christophe.

— Peut-être mais tant qu'il marche, je ne vois pas pourquoi je le bazarderais. Et ces trente-cinq heures ?

— Elles ne concernent pas les cadres. Dans ma boîte, on marne cinquante heures par semaine mais, officiellement, on en fait trente cinq. La réussite est à ce prix.

Aurélie furète fébrilement dans son sac, à bout de patience, elle vide le contenu sur la table, enfin elle exhibe son téléphone.

— Augustin, pourriez-vous me communiquer votre numéro de portable ?

Le vieillard s'amuse, il ne possède pas ce genre d'engin. Marcel, le fermier d'à côté, lui en a parlé. Il paraît que son fils a choisi le modèle permettant de visionner la télé, avec Internet, vidéo et tout le tintouin, quand la facture de six cent quarante euros est arrivée, le Marcel a failli bouffer son rejeton tout cru. Non, Augustin se contente de France Télécom. Il n'est pas prêt de changer d'opérateur, d'autant plus qu'on l'a obligé à acheter un combiné neuf et vu son prix exorbitant, il a l'intention de l'amortir jusqu'au bout. À son avis, ce fut une dépense inutile puisque, hormis la sonnerie défaillante, l'ancien appareil fonctionnait parfaitement. Il a ergoté. Impossible ! a tranché la dame du *dix quatorze*, le matériel vétuste ne s'adapte pas à la technologie actuelle. Aurélie sourit :

— Allez cousin, racontez-nous votre vie.

— Ma vie ? Elle ne vous passionnera pas. Je me lève au chant du coq pour surprendre le soleil, je frotte mes pieds dans la rosée, ça guérit les crevasses. Ensuite, je ramasse les œufs dans le poulailler pour l'omelette du petit déjeuner. Je pétris la pâte pour mon pain...

Et Augustin raconte les oiseaux migrateurs, la pêche, les champignons, les châtaignes, la chasse, le ciel et les nuages. Les saisons qui s'évanouissent dans la nuit et les mois coulant dans l'infini.

— C'est épatant, cousin, lance Aurélie effarée. Vous ne vous ennuyez jamais ? Je ne sais pas moi, les horizons lointains ne vous attirent pas ?

— Le mien me suffit amplement. À soixante-quinze ans, je ne connais toujours pas les environs. Quand je me promène en forêt ou sur les chemins, il y a constamment un détail, une plante, un rocher que je n'avais pas remarqué la veille.

— Je ne pourrais pas vivre ainsi, décrète Aurélie en faisant une moue ensorceleuse.

— Il en faut pour tous les goûts. Et vous, pas de bambin en vue ?

— Il est programmé pour dans quatre ans, intervient Christophe.

— Ah ! On programme même les naissances ? Je croyais qu'il fallait juste de l'amour, plaisante Augustin.

— On voit que tu ne quittes pas souvent ta cambrousse. Un enfant est un luxe que nous ne pouvons pas nous permettre : trop de crédits. Quand nos revenus auront augmentés, nous envisagerons de fonder une famille, déclare Christophe. La situation économique a évolué, elle n'est pas comparable à celle d'antan. D'autre part, nous n'avons que trente-quatre ans et nous espérons en profiter un max. Par contre, nous allons adopter un chien !

— Ça ne remplace pas un marmot, s'insurge Augustin.

— Ça coûte moins cher et ça vit moins longtemps ! Aurélie et moi, nous travaillons pour une multinationale. Les cadences sont infernales. La direction n'a qu'un mot à la bouche : objectif ! Comment tu dois l'atteindre, ce n'est pas son problème. Tu lui tends le poignet, elle t'ampute le bras.

— Bah ! change d'emploi.

— Et risquer de tout perdre sur un coup de tête ? On n'est plus à l'époque des trente glorieuses ! De nos jours, quand tu as une situation, tu la conserves. Pourtant, ce n'est pas toujours rose, Aurélie et moi, nous nous levons à cinq heures.

— Comme moi. Et vous rentrez à quelle heure ?

— Vers vingt heures.

— Ça fait de longues journées, s'apitoie Augustin.

— Auxquelles s'ajoutent les déplacements en France, à l'étranger...

— Tu vois du pays au moins.

— Oh non, mon pauvre Augustin, ce ne sont pas des voyages d'agrément.

— Aurélie part aussi ?

— Oui, en moyenne deux semaines par mois.

— Ben alors, vous vous voyez quand ?

— Les fins de semaine et pendant les vacances. L'été dernier, nous sommes allés en Chine, l'armée de terre cuite est spectaculaire, on dirait que les soldats vont bouger. Nous avons marché sur la grande muraille, il paraît qu'on l'aperçoit depuis l'espace.

— J'ai lu quelque part que c'était faux, rectifie Augustin. Mais on ne le dit pas pour ne pas vexer les Chinois.

— Moi, ça ne m'étonnerait pas, elle est tellement grandiose. L'année prochaine, nous visitons la Thaïlande. Je t'assure, tu devrais voyager. Bali,

Le Maroc, le Mexique. Découvrir les us et coutumes de civilisations différentes de la nôtre est enrichissant.

Chassant la suggestion d'un geste de la main, Augustin sort sa blague à tabac et roule une cigarette. Il respire avec délice la première bouffée, celle qui suit une agape.

— Vous ne devriez pas fumer, le sermonne Aurélie. C'est préjudiciable à la santé.

— Il ne peut pas être mauvais ce tabac, c'est moi qui le cultive. Un coup de tord boyaux ? propose-t-il en débouchant la bouteille d'alcool de prune.

Les trentenaires refusent énergiquement, ils font régime, ne boivent pas, ne fument pas et consomment uniquement du *bio*. À ce propos, Augustin devrait se préoccuper de son cholestérol...

— J'en ai pas !

— Vous avez de la chance car Christophe en a, se lamente Aurélie.

— Bon, c'est pas tout ça mais demain, je pars à l'aube, annonce Christophe en s'extirpant de sa chaise longue. Mon avion décolle à six heures.

— Tu vas où ?

— A Londres.

Augustin hoche la tête, tout cela le dépasse un peu.

Ils sont partis. Seul dans son éden, le vieil homme arrose les impatientes, les géraniums, il vérifie les nids d'hirondelles. À cause des chats. Le déclin rougeois, une humidité tiède descend des ramages. Assis dans son fauteuil à bascule, Augustin mâchouille son mégot et louche en direction de la girouette, quand on voit son cul, c'est qu'il va pleuvoir mais elle le fixe d'un œil morne et froid. Rasséréné, le vieillard sourit. Demain, il ira à la pêche !

— Ne va pas si vite, s'énerve Aurélie, on n'est pas pressés.

— Tu en as de bonnes, toi, tu n'as pas ta valise à faire, s'énerve son mari. Au fait, ne m'attends pas demain soir, mon avion atterrit très tard. La semaine est chargée ; mardi, je suis à Bruxelles, mercredi à Mulhouse.

Ils se taisent. La campagne linéaire défile à toute vitesse. Soudain, Aurélie remarque :

— C'est étrange...

— Quoi ?

- Ce que nous a dit ton cousin en nous embrassant.  
— Je n'y ai pas prêté attention, je réfléchissais à Londres.  
— Il a dit : *bon retour chez les Vivants Morts*. C'est idiot, ça veut rien dire !  
— Laisse tomber, Augustin a toujours été un peu excentrique.

o-o-o-o-o-o-o-o

<http://nicoletourneur.blogspot.com/>